

Heinrich von Kleist (1777-1811)

Auteur dramatique et écrivain prussien. Aujourd'hui considéré comme l'auteur dramatique le plus original de l'époque romantique allemande, il est très peu joué de son vivant.

Qu'il aborde la tragédie avec Penthesilée (1808), le merveilleux médiéval avec La Petite Cathérine de Heilbronn (1810) ou qu'il produise des drames d'inspiration patriotique contre Napoléon comme La Bataille d'Hermann (1808), l'accueil du public à l'égard de ses pièces reste mitigé. En revanche, les Berliner Abendblätter qu'il publie quotidiennement rencontrent un grand succès avant de se heurter à la censure. Kleist est aussi l'auteur d'essais et de nouvelles, comme La Marquise d'O et Histoire de Michel Kohlhaas.

Il s'est suicidé à trente-quatre ans, au bord du Wannsee, avec sa fiancée atteinte d'une maladie incurable.

À lire:

Heinrich von Kleist

Le Prince de Hombourg, traduction de Ruth Orthmann et Éloi Recoing, dans Théâtre complet, Actes Sud, Babel.

Œuvres complètes, tome I: Petits écrits, tome II: Récits, tome III: Théâtre 1, tome IV: Théâtre 2, tome V: Correspondance 1793-1811, Gallimard, Le Promeneur.

Sur le théâtre de marionnettes, La Marquise d'O, Mille et une nuits.

Giorgio Barberio Corsetti

Metteur en scène italien, directeur de la compagnie Fattore K. Son travail de création traverse les frontières en empruntant à la philosophie, la littérature, les arts plastiques, la danse et la vidéo.

En 1999, il présente La Tempête de Shakespeare à l'Opéra-théâtre du Festival d'Avignon. La même année, il est nommé directeur artistique de la section théâtre de la Biennale de Venise. Puis il monte plusieurs pièces à l'Auditorium de Rome où il a créé deux festivals de danse et de théâtre.

Il a mis en scène une quinzaine de spectacles dont Gertrude de Howard Barker (2009), La Ronde du carré de Dimitris Dimitriadis (Odéon-Théâtre de l'Europe, 2010), Un chapeau de paille d'Italie de Labiche pour la Comédie-Française (2012), Pop'pea, un opéra-rock d'après Monteverdi (2012), et I Was Looking at the Ceiling and then I Saw the Sky de John Adams (2013) au Théâtre du Châtelet. En 1994, il a reçu le Prix Europe Nouvelles Réalités Théâtrales.

Autour du spectacle

Le Prince de Hombourg

Après le spectacle

Judi 5 mars

Rencontre avec l'équipe artistique.

Théâtrôme

Dimanche 8 mars, 15 h 00

Sortir du cadre

Atelier avec **Pierre Laurent**.

En même temps

Juan

Molière, Byron et d'autres/
David Mambouch

24 février – 8 mars 2015

Salle Jean-Bouise

Après le spectacle

Judi 26 février

Rencontre avec l'équipe artistique.

Partages littéraires

Mercredi 25 février, 12 h 15

Mercredi 4 mars, 12 h 15

Musée des Beaux-Arts

Visite-lecture

Byron et ses contemporains

Avec **Clara Simpson**, comédienne de la Maison des comédiens du TNP.

Rencontre

Samedi 7 mars, 11 h 00

Grand théâtre, salon Firmin-Gémier

Apéro-rencontre avec **David Mambouch**.

Prochainement

Colloque

La mise en scène baroque dans le paysage contemporain

12, 13 et 14 mars 2015

Salle Jean-Bouise

Colloque organisé par l'Université Lumière Lyon 2 et l'Université Jean-Moulin Lyon 3.

Agnès

Catherine Anne

19 – 27 mars 2015

Salle Jean-Bouise

La Librairie Passages et la Brasserie 33 TNP vous accueillent avant et après la représentation.

www.tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire, direction Christian Schiaretti
8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire est subventionné par le Ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne, la Région Rhône-Alpes, le Département du Rhône.

© Christophe Raynaud de Lage/Festival d'Avignon, graphisme Félix Müller, documentation Heidi Weiler. Imprimerie Valley, février 2015

Licences: 1-145339; 2-1000160; 3-145341



« Je veux être, avant le soleil, sur le champ de bataille! »

Le Prince de Hombourg

Heinrich von Kleist

Giorgio Barberio Corsetti



Le Prince de Hombourg

de Heinrich von Kleist

Texte français Ruth Orthmann

et Éloi Recoing

Mise en scène Giorgio Barberio Corsetti

25 février – 8 mars 2015

Salle Roger-Planchon

Durée du spectacle: 2 h00

Avec **Jean Alibert**
Le colonel Kottwitz
Anne Alvaro
L'Électrice
Clément Bresson
Le comte de Hohenzollern
Anthony Devaux
Le comte Georges de Sparren
Luc-Antoine Diquéro
L'Électeur Frédéric Guillaume
Xavier Gallais
Le prince de Hombourg
Hervé Guerrisi
Siegfried de Mörner
Éléonore Joncquez
La princesse Nathalie d'Orange
Maximin Marchand
Le comte Truchss (et chant)
Geoffrey Perrin
Le capitaine de cavalerie Golz
Julien Roy
Le maréchal Dörfling
Gonzague Van Bervesseles
Le comte Reuss

Scénographie **Giorgio Barberio Corsetti**
et **Massimo Troncanetti**
musique **Gianfranco Tedeschi**
vidéo **Igor Renzetti**
images **Lorenzo Bruno**
et **Alessandra Solimene**
lumière **Marco Giusti**
costumes **Moïra Dougnet**
assistée de **Camille Guéret**
maquillage avec **Sylvie Cailler@Portrait de nuit**
assistanat à la mise en scène **Raquel Silva**

Avec l'équipe technique du Festival d'Avignon
régie général **Pascal Rivaud**
régie plateau **Lucie Baselet**
et **Emmanuel Rieussec**
régie son **Marie Toselli**
régie vidéo **Benoît Simon**
régie lumière **Didier Barreau**
habilleuse **Annick Amirat**
administratrice de production **Anne-Mathilde Di Tomaso**

Décor réalisé dans les ateliers du Festival d'Avignon.

Production **Festival d'Avignon**
Coproduction **France Télévisions, Les Gêmeaux–Scène nationale de Sceaux, Théâtre de Liège, Théâtre Liberté Toulon.**
Avec l'aide de la **SPEDIDAM.**
Avec le soutien de l'**ADAMI, de la Région Île-de-France et du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes.**

Remerciements à la Compagnie Fattore K, le Théâtre du Châtelet, la Comédie-Française.

Création à la Cour d'honneur du Palais des papes dans le cadre de la 68^e édition du Festival d'Avignon le 4 juillet 2014.

Tout semble sourire au jeune prince de Hombourg: la gloire, qu'il récolte sur le front, face aux envahisseurs suédois, et l'amour, qui s'incarne sous les gracieux traits de la princesse Nathalie, sa cousine. Mais vient le jour où tout bascule. À l'aube d'une bataille décisive, le prince fait un étrange rêve. Tandis qu'au petit matin ce songe embue encore son esprit, il écoute à peine le plan d'actions et les ultimes recommandations qu'on lui dicte concernant la direction de sa cavalerie.

Au moment décisif, plutôt que d'attendre le signal convenu, Hombourg, intrépide mais guerrier hors pair, transgresse les dispositions prévues, lance l'assaut final et permet de remporter une victoire décisive sur les Suédois. Le voici héros du jour, mais, en même temps, coupable de désobéissance…

Raison des sentiments contre raison d'État, obéissance ou aliénation à la loi, liberté d'un sujet ou d'un individu: écrite peu de temps avant qu'il ne choisisse de se suicider, l'ultime œuvre dramatique de Kleist continue de questionner les conflits de l'âme comme les règles de notre société.

« Tel porte encore aujourd’hui sa tête sur les épaules Qui, demain, la laissera tomber tremblant sur sa poitrine Et le jour d’après, la voilà qui gît à ses pieds. »

Le Prince de Hombourg, acte IV, scène 3

Kleist comme poète à côté de moi.

Entretien avec **Giorgio Barberio Corsetti**

Choisissez-vous toujours seul les textes que vous voulez adapter, ou bien répondez-vous à des propositions extérieures ?

J'aime suivre mes désirs et choisir tout seul, mais j'aime aussi répondre aux propositions qui me sont faites par des artistes, des amis qui connaissent mon travail. Ils imaginent pour moi des auteurs auxquels je n'aurais peut-être pas pensé, et ils touchent à une intuition très profonde de mon monde poétique. Ce fut le cas avec Stéphane Braunschweig, au TNS, quand il m'a proposé de travailler sur *Dom Juan* de Molière. Et c'est le cas avec Olivier Py qui m'a proposé ce *Prince de Hombourg*.

Quelle vision en avez-vous maintenant ? Un romantique hors du romantisme ?

D'abord une vision passionnée, une présence de Kleist comme poète à côté de moi, sinon je serais incapable de mettre en scène la pièce. Ce qui m'importe, c'est l'œuvre, vivante. Et Kleist, je le découvre par son œuvre et non par son appartenance à une époque ou à un courant. Bien sûr, il y a du romantisme dans le *Prince de Hombourg*, mais il dépasse son époque, son écriture nous ressemble, elle touche à quelque chose qui est de l'ordre de notre inconscient, de nos secrets, au-delà de toute classification. Il est un des plus grands écrivains de langue allemande, comme Büchner, Hölderlin ou Kafka qui sont tombés dans l'écriture comme une nécessité, comme unique possibilité de salut. L'écriture de Kleist est d'une précision presque chirurgicale quant au choix des mots, quant à la profondeur des blessures qu'elle va explorer.

Au cœur du poème dramatique il y a le prince.

Oui. Le prince. La pièce commence par son rêve et se termine par son évanouissement. Au milieu se trouve toute une série d'actes manqués, de malentendus, de chutes. Les scènes succèdent les unes aux autres d'une manière inattendue. Le prince traverse tous les états de la conscience, jusqu'à l'illumination finale. C'est son parcours initiatique, à travers la menace de la mort, la peur, et l'ordre, la loi des pères imposée à la fin, terrible

et inévitable, comme la vie – à laquelle, justement pour ces raisons, Kleist a renoncé peu de temps après l'écriture de la pièce. Et c'est ce qui fait sa force. Il devient totalement excentrique par rapport au mouvement romantique, par rapport aux héros de Gøthe et de Schiller.

Quelle traduction avez-vous choisie pour cette versification très particulière, les vers blancs, sans équivalent en français ?

J'ai choisi la version d'Éloi Recoing et Ruth Orthmann car elle contient l'énergie de la parole et des vers. Les mots précèdent la pensée, la pensée se forme à travers les mots. Il y a une puissance des mots qui crée le monde. On peut donc utiliser la rythmique du vers pour rendre cette sensation étonnante. Le lyrisme est présent, bien sûr, mais le texte est très concret. Il faut rendre à la fois la puissance de la parole poétique et ces images, et le concret des situations, des émotions des personnages, de leurs pulsions.

Au moment de la création de la pièce par Jean Vilar, quelques années après l'effondrement du nazisme, en 1951, il y eut beaucoup de débats autour du sens politique de la pièce, du pangermanisme de Kleist. Qu'en est-il aujourd’hui ?

C'est très clair qu'aujourd'hui on racontera autre chose. Comme cela l'était déjà au moment de son écriture. Ce n'est pas une pièce avec le héros positif tel que les Allemands avaient envie de le voir. Il y a eu beaucoup de critiques contre la vision de Kleist. Aujourd'hui, je crois qu'on est ailleurs. Nous serions plutôt face à une série d'actes manqués, de chutes, là où la victoire n'est pas méritée puisqu'elle est obtenue contre les ordres reçus et presque par erreur. Si la vie est une guerre, une bataille est un épisode de la vie. Pour la gagner, il nous faut suivre une impulsion, aller contre les ordres du père, la loi des pères, et c'est pour cela que l'on est condamné. La pièce commence dans un rêve et se termine par un évanouissement. On se retrouve dans les lieux obscurs de l'inconscient. On rentre dans le monde d'un prince rêveur qui se trouverait à côté du monde réel qui l'entoure. Il

a une peur presque abjecte de mourir alors qu'à l'inverse, le père peut le mettre sur un autel sacrificiel avec un couteau sous la gorge parce que c'est la loi. On entre avec lui dans un autre monde, dans une mise en abîme de tout ce qui concerne la violence militaire guerrière. Ici on peut citer approximativement Kafka quand il écrit que l'on croit que le jugement dernier arrive au terme de la vie alors qu'en fait c'est un état de siège permanent¹. Le jeu très étrange entre le père et le fils pose les questions de la paternité et du pouvoir.

Peut-on dire que le prince est un héros malgré lui ?

Certainement, puisqu'il dit lui-même que la victoire aurait été encore plus grande s'il ne s'en était pas mêlé. Il ne se reconnaît pas comme héros et pourtant il rêve de victoires militaires. Cette œuvre est profondément énigmatique. Et la construction même de la pièce, avec des scènes qui se suivent parfois sans lien direct, renforce le trouble. Chaque pas que l'on fait dans la pièce va dans une direction inattendue. À la première lecture, nous avons eu le sentiment d'une œuvre « déglinguée ». Mais aujourd'hui, avec le travail, nous avons compris qu'elle avait une ossature qui travaillait du côté de l'énigme.

Votre travail est-il donc de faire sentir ce cheminement de l'énigmatique ?

Je crois que c'est au spectateur de faire son chemin. Nous devons transmettre au public les questionnements que nous avons perçus. Le rôle des acteurs est de toujours donner le présent de la représentation. Quand je travaille avec les comédiens, je les écoute, ils m'écoutent. Nos échanges passent plus par les mots de la poésie que par les mots de la raison. Et il y a bien sûr des chemins différents pour chacun.

Propos recueillis par **Jean-François Perrier**

^[1] « Seule notre notion du temps nous fait nommer ainsi le Jugement dernier, en réalité c'est une cour martiale. » Préparatifs de noce à la campagne, Gallimard, Folio, 1957.